



Edith
Chouinard

J'ai fait
mourir
mes
plantes

La Bagnole

Edith
Chouinard

J'ai fait
mourir
mes
plantes

La Bagnole

*Quand je lui ai dit que j'avais eu la job à Montréal,
ma mère a pleuré. Moi aussi, j'ai pleuré.*

*Quand je lui ai rappelé que le programme de
mentorat des Marraines était l'occasion de travailler
tout l'été «dans un climat d'échange et de bienveillance
propice au développement personnel et professionnel»,
elle a acquiescé avec un sourire.*

*J'ai séché ses larmes. Elle a séché les miennes.
Et j'ai fait mes bagages.*

1

Ça y est. C'est commencé. Je le sais. Je le sens.

Je l'ai su dès que je suis montée dans l'autobus, au terminus à Trois-Rivières. Je l'ai senti durant tout le trajet qui m'a amenée à Montréal. Et là, tandis que je me démène pour traîner mon énorme valise à roulettes et mes deux gros sacs dans les couloirs du métro, ça ne pourrait pas être plus clair.

J'entre dans un wagon bondé de la ligne verte. Les gens me lancent quelques regards méprisants, mais je refuse de me laisser intimider. J'ai le droit d'être là comme tout le monde ! Même si je prends la place de cinq personnes.

Je trouve enfin une façon de tenir ma valise entre mes jambes pour l'empêcher de dériver chaque fois que le métro freine. Mais oh, c'est déjà Frontenac ! Merde !

Je franchis la porte de la station, soulagée. Quand je prends le métro, j'ai toujours un peu l'impression que je ne reverrai jamais la lumière du jour... Je prends une grande respiration – ma première respiration officielle de Montréalaise. Premier constat : ça pue. L'air est humide

et le soleil fait cuire le béton partout autour de moi. Je m'ennuie déjà de ma cour gazonnée. Mais il ne faut pas que je pense à ça!

Je suis une jeune femme de dix-neuf ans, libre et autonome, fabuleuse et *empowered*.

Je remonte les ganses de mes sacs qui viennent de glisser une nouvelle fois sur mes épaules, et j'enfile mes lunettes fumées qui étaient accrochées à l'encolure de mon t-shirt. Allez, un dernier petit effort! Ce n'est plus très loin.

Je mets un pied devant l'autre, mais je n'avance pas aussi vite que je voudrais. La sueur commence à perler sur mon front et dans mon cou. Bientôt, les gouttes vont se mettre à couler entre mes seins et dans le bas de mon dos jusqu'à mes fesses... Aarrghhh!!!

J'aperçois enfin le bloc de Vince. C'est une vieille bâtisse en briques brunes qui ressemble à toutes les autres. Si je n'étais pas venue visiter mon oncle aussi souvent au cours des dernières années, il faudrait que je vérifie l'adresse pour ne pas me tromper. Mais, là, je suis sûre de mon coup: c'est l'immeuble avec les trois arbustes rabougris près du perron.

Vincent MacLeod. Appartement 5.

J'appuie sur la sonnette. Pas de réponse.

C'est long... Je jette un coup d'œil à la fenêtre de son appartement au deuxième étage, mais je ne sais pas ce que je m'attends à voir au juste. C'est une fenêtre normale. Les rideaux sont ouverts. Rien à signaler.

Je sonne une deuxième fois.

Est-ce qu'il va vraiment falloir que je prenne mes clés ? En ouvrant la fermeture éclair de mon sac banane, je lâche un soupir qui fait voler mon toupet blond. J'attrape mon trousseau et, pendant que je cherche la bonne clé – pourquoi est-ce que je traîne encore la clé en forme de cœur de mon journal intime ? –, une vieille femme sort par la porte-fenêtre du balcon qui donne sur le perron.

— Hé, fille.

C'est Dora, la voisine d'en dessous. Ses cheveux gris sont ébouriffés, et sa voix grince comme des ongles sur un tableau. Sa peau aussi est grise. Et, avec ses mauvaises dents, elle a l'air de la photo « APRÈS » d'une femme accro au *crystal meth*.

— Salut, Dora.

— Comme ça, tu viens vivre chez ton oncle à temps plein ?

— Juste pour cet été.

— En tout cas, j'y ai dit de pas s'inquiéter, que je garderais un œil su' toé.

Je pousse un petit rire absolument pas sincère. Dora ne sait pas se mêler de ses affaires. Et elle veut toujours jaser. Pas moyen d'avoir la paix !

— Vince est pas là ?

— Non, y est sorti vite, vite, vite. Il courait quasiment. J'ai même pas eu le temps d'y demander où y s'en allait...

C'était voulu, Dora.

Je reporte mon regard sur mes clés dans l'espoir que la voisine fatigante oublie que j'existe.

— Attends, je vas t'ouvrir, dit-elle avant de disparaître dans son appartement.

La porte d'entrée s'ouvre en émettant un «beeeeeuuurrrrrr!» super agressant. Un jour, Vince m'a fait remarquer que la porte de son immeuble sonnait comme un gros rot de robot. Depuis ce temps-là, j'entends juste ça. Et je souris chaque fois en tirant sur la poignée.

Dans le vestibule, Dora a la tête dans l'embrasure de sa porte pour mieux me regarder traîner mes affaires jusqu'à l'escalier.

— Ta valise est vraiment grosse.

Viens pas m'aider, surtout.

— Ciao, Dora!

Je monte lentement les marches, une à la fois, en tirant ma valise derrière moi. Plus je m'approche du but, plus j'ai envie de la laisser tomber! J'imagine ma valise qui descend l'escalier en rebondissant violemment d'un bord pis de l'autre. Je lâcherais un «ha, ha, ha!» diabolique, parce qu'elle aurait seulement ce qu'elle mérite.

À bout de souffle, je fais à peine un pas dans l'appart avant de poser lourdement mes bagages devant moi. Je remonte mes lunettes fumées sur ma tête et j'essuie la sueur sur mon front du revers de la main.

La chaleur est écrasante. J'enjambe mes affaires pour aller ouvrir la porte-patio qui mène au balcon. Puis je

m'étends par terre, sur le vieux tapis. J'enlève mes gounes et je les lance à travers la pièce.

Je fais l'étoile.

Je respire.

Ça y est. L'avenir est à moi.

2

J'ai soif. J'ai faim. J't'à boutte.

Je reste le plus longtemps possible couchée devant la grande porte du balcon. Mais il n'y a même pas un soupçon de vent qui entre par là. Résignée, je me redresse. Autour de moi, rien n'a changé. Les murs orange du salon sont tapissés d'affiches de *bands* rock. La table est recouverte de magazines de musique et de cernes laissés par des verres ou des tasses à café. D'où je suis, je peux voir la cuisine où il y a sûrement plus de vaisselle sur les comptoirs que dans les armoires. L'appart de mon oncle lui ressemble : désorganisé mais avec *full* personnalité.

Mon oncle, c'est ma personne préf. C'est sûr que j'aime ma mère plus que tout. Mais, avec Vince, c'est différent. C'est le père que je n'ai jamais eu.

J'ai été conçue, il y a vingt ans, dans les toilettes d'un bar à Trois-Rivières. Un vrai conte de fées ! Quand j'étais petite, ma mère disait qu'elle m'avait trouvée dans une boîte à surprises. À trente-trois ans, Jacinthe était contente de tomber enceinte. Elle avait envie d'avoir un

enfant. Mais elle ne voulait pas de chum ni de coparent. Elle n'a jamais essayé de retracer mon père. On a eu plusieurs longues discussions là-dessus, et je ne lui en veux pas. Je ne passe pas mon temps à me demander de qui je tiens mes yeux bleus.

Mes amis trouvent ça bizarre. C'est vrai que c'est la prémisse de beaucoup de films... La fille qui part à la recherche du père qu'elle n'a jamais connu afin de trouver la pièce manquante de son identité. Mais, pour vrai, il ne me manque rien. Je suis bien avec ma mère. Et j'ai Vince.

Ma mère a toujours pris soin de son petit frère rebelle. Et quand elle est tombée enceinte, Vince lui a promis d'être là pour elle en retour, même s'il avait juste dix-neuf ans. Et il a tenu parole ! C'est un bassiste. Quand j'étais jeune, il vivait pratiquement dans sa voiture. Il était toujours en tournée avec un groupe, mais, dès qu'il pouvait, il venait s'occuper de moi pour donner un break à ma mère. On se voyait beaucoup, on se parlait tout le temps. Puis, quand j'étais ado, il s'est installé pour de bon à Montréal, et j'ai commencé à venir passer du temps avec lui à son appart. J'ai même ma chambre.

Mon téléphone vibre dans ma poche.

T'es bien rendue, Pinotte ?

Vince m'appelle Pinotte depuis qu'il m'a vue sur la photo de la première échographie. Ça fait longtemps

que je veux lui dire d'arrêter. Mais je me dis qu'à un moment donné, il va bien voir que je suis trop vieille pour ça.

Je suis désolé de pas être là pour ton premier soir, mais un vieil ami à moi a besoin d'un bassiste pour une gig.

J'ai laissé de l'argent sur le comptoir. Commande une pizza. Je vais essayer de pas rentrer trop tard. À tantôt !

Je finis par me lever. J'ai la tête qui tourne... Dans le frigo, il y a juste des canettes de tonic et une bouteille de Gatorade au raisin. Ark. Mais je suis sur le bord de m'évanouir, alors il faut ce qu'il faut.

Ça fait longtemps que je ne suis pas venue en visite, alors ça me fait tout drôle de retrouver ma chambre. Les murs lilas, la doudou jaune soleil, le grand miroir... Le tableau d'affichage sur lequel j'épingle tous les billets de spectacles et d'expositions que je vais voir avec Vince. Je m'approche pour en replacer quelques-uns. Je souffle dessus pour enlever la poussière qui s'est accumulée au cours des années.

Sur la table de chevet, il y a une photo encadrée de moi avec ma gang. Ma mère l'a prise il y a quelques années, au FestiVoix. Mon amie Rosalie m'avait convaincue de

monter sur ses épaules. Je suis la plus grande des deux, mais c'est quand même elle la plus robuste. Elle fait du sport et elle est super solide sur ses jambes. Moi, je suis plus du genre longue échaloite molle. Maude fait un signe de *peace*, Léa tire la langue, et Gab tient Diego par le cou, en prise du sommeil. Tout le monde a les joues rouges. On a tellement ri, ce soir-là...

C'est le premier été que je passe sans eux. Mais je n'ai pas l'impression que je vais m'ennuyer tant que ça. En fait, je n'ai pas l'intention de m'ennuyer d'eux du tout ! J'attrape le cadre et je le range d'un mouvement sec dans le premier tiroir de ma table de chevet. C'est un nouveau chapitre qui commence.

Le visage de ma mère apparaît soudainement dans mon esprit. Ses longs cheveux châtain, avec la mèche rebelle qui part toujours de son côté. Son regard espiègle derrière ses lunettes rondes à fine monture dorée. Son rouge à lèvres trop foncé. Je me sens devenir toute petite, toute fragile...

Je sors mon cell.

Je suis arrivée. Tout s'est bien passé !

Vince s'occupe de toi ?

Je m'arrange très bien toute seule.

Je glisse mon téléphone dans ma poche. Ma gorge se serre... Je le ressors aussitôt.



Je me secoue un peu et je vais chercher mes bagages dans le salon. Je ramasse mes gougounes avant de m'enfarger dedans, puis je tire ma valise et mes sacs jusque dans ma chambre. J'ai des flashbacks du métro : je ne peux pas croire que je suis encore en train de forcer après ça !

To do list

- 1. Défaire mes bagages.**
- 2. Commander une pizza.**
- 3. Préparer mon look pour demain.**
- 4. Me faire un masque hydratant.**
- 5. 20 minutes de méditation.**
- 6. Coucher à 10 h max.**

Vers 1 h du matin, je mange de la pizza dans mon lit, le visage couvert d'un masque de beauté en papier qui sent le cantaloup. Le mélange des odeurs n'est pas super.

Je regarde un vieil épisode de *Glow Up* sur mon ordi – toujours aussi exaspérée par l'abus de paillettes et de gemmes autocollantes que font les maquilleurs participants – quand j'entends le bruit de la porte d'entrée.

— Vince ?

Pas de réponse.

J'arrête de respirer. Et si ce n'était pas mon oncle qui avait fait ce bruit-là ? Je rabats l'écran de mon *laptop* et je marche à pas de loup jusqu'à l'embrasement de la porte...

— Salut, Pinotte.

Ouf.

Vince sort à peine la tête du frigo pour me demander :

— Y reste de la pizza ?

Je vais le rejoindre à la table de la cuisine avec le précieux snack. Il prend une part de pizza et mord dedans à belles dents.

— Beau look, dit-il, la bouche pleine.

— Ha. Ha.

Je retire mon masque et le chiffonne en boule avant de le balancer dans un recoin vide de la boîte de pizza.

— Uuuuuugh ! C'est dégueu !

— Pfff.

Dès que nos regards se croisent, on éclate de rire. C'est niaisieux, mais je suis contente qu'il soit là. Je me sens plus... relaxe.

Je l'observe discrètement pendant qu'il dévore une autre pointe de pizza en quelques bouchées. À trente-huit ans, Vince commence à avoir des petites rides au coin des yeux et des poils blancs dans sa barbe. C'est bizarre.

— T'en veux d'autre ?

— Non, j'ai plus tellement faim.

— Tu devrais déjà dormir.

Je hausse les épaules.

— Il fait vraiment chaud dans ton appart...

— Je vais t'acheter un ventilateur à la job, demain.

Mon oncle est bassiste, mais, pour gagner sa vie, il travaille dans une quincaillerie grande surface. Il connaît deux choses dans la vie : la musique et les têtes de vis.

— Le voyage en bus s'est bien passé ?

Je fais oui de la tête.

— T'as appelé ta mère ?

— Je l'ai textée.

Penchée en avant, le menton de plus en plus près de la table, je me mets à gossier après un coin de la boîte de pizza. Je vais sans doute finir par le déchirer.

— Pas trop nerveuse pour demain ? C'est ta première journée...

— C'est sûr que je veux faire bonne impression. Mais c'est un programme de mentorat. Ma marraine le sait, que je suis pas qualifiée. Ça va bien aller. Ça peut pas être si compliqué que ça.

— Qu'est-ce que tu vas faire au juste ?

— Assistante-coordonnatrice.

— Et qu'est-ce que ça fait, une assistante-coordonnatrice, dans une maison de gérance ?

— Aucune idée. Daniella a quitté une grosse boîte, Z, je pense, ou W, je sais plus trop. Elle vient de partir à son compte. Elle a besoin d'aide...

— Pour s’occuper des artistes ?

— J’imagine.

J’ai hâte de savoir avec qui elle travaille. Quand j’ai su que j’avais été choisie, j’ai passé la soirée à faire des hypothèses avec ma mère. Et si c’étaient des vraies grosses vedettes ?

— Hé, voudrais-tu que je lui parle de toi ? Peut-être qu’elle représente des musiciens ?

— Je suis capable de me gérer tout seul.

— Es-tu sûr de ça ?

Je prends une feuille au hasard dans le tas de papiers et d’enveloppes qui couvre au moins la moitié de la table de la cuisine. C’est une lettre de la banque. Je la lui brandis sous le nez en disant :

— Ça date de l’an passé.

Vince prend la lettre et la repose sur le dessus de la pile.

— Ouais, ouais. J’ai bien hâte de te voir, madame l’assistante-coordo.

Son ton me pique au vif.

— Tu penses que je serai pas capable ?

— C’est pas ce que j’ai dit, Pinotte, voyons. Tu vas être super bonne.

Je suis chanceuse, je le sais. Avec mes cours en Tremplin DEC et mon expérience de vendeuse dans une boutique de décoration, je n’aurais jamais pu décrocher une job comme celle-là. Si Léa ne m’avait pas parlé du programme des Marraines, je serais

restée à Trois-Ri avec ma mère. J'aurais continué à écouter les commérages de l'autre vendeuse, Guylaine, en attendant que quelque chose de cool finisse par m'arriver...

Je recommence à gossier après la boîte de pizza.

— Bon, il est tard, dit Vince.

Il referme le couvercle sur mes doigts et va ranger les restes dans le frigo. Il frotte ses mains ensemble avec un air faussement sérieux.

— Allez, va brosser tes dents, et hop!, au dodo.

— Tu me niaises?

— Je niaiserais jamais avec ça.

On pouffe encore de rire. Mais Vince a raison, il faut que j'aille me coucher.

— Bonne nuit, là!

— Bonne nuit, Pinotte!

Je pousse tout ce qu'il y a sur mon lit par terre, sauf mon *laptop* et mon cell, que je garde précieusement près de moi. Puis je me couche en repoussant ma doudou au pied du lit.

J'ouvre mon téléphone.

Vince aboie à travers la porte :

— Tu dors pour vrai, là, hein? Pas d'Instagram, pas de TikTok, pas de Pinterest.

— *Oh my God*, j'ai dix-neuf ans. Je suis plus un bébé!
Je pose tout de suite mon cell. Et je fixe le plafond.

À 19 ans, Alixe n'a aucun plan de carrière ni aucune habileté particulière. Avec ses notes minables et son CV vide, elle ne s'attend à rien du programme Les Marraines. Or, une agence d'artistes l'engage comme stagiaire. Ça y est, Alixe deviendra enfin une grande personne (si elle parvient à se rendre à Montréal et à ne pas s'y perdre dès son arrivée)!

Un roman d'apprentissage tendre et humoristique pour les adulescents et adulescentes par l'autrice de la série *Quand on aime la bonne personne*.



ISBN 978-2-89714-411-1



Jeune Adulte